

Magie et magicien dans l'imaginaire
méditerranéen et slave

Communication Sociale

Collection dirigée par Mireille Vagné-Lebas

Inhérente à notre vie, la communication est aujourd'hui un objet de recherche consacré des savoirs. Communiquer est un acte quotidien intime, relationnel et social participant à la vie sous toutes ses formes et ses logiques, à chaque instant dans le rapport de l'homme et de ses univers. Inscrite dans la société toute entière, la communication se trouve impliquée dans la pensée, le mot, le signe ou le sens, dans les innombrables circonstances et situations de tous les âges de l'être humain, et ce, dans tous les contextes, depuis toujours.

Cette collection, à la convergence des sciences et disciplines et respectant la richesse de cette complexité, s'offre à rassembler dans une dimension fondatrice les acquis des travaux de chercheurs, universitaires ou professionnels, et d'en faire le point en séries spécifiques.

***Série Concepts-Théories-Méthodes**

***Série Communication Jeunesse**

***Série Communication Publique**

***Série Tribune des professionnels**

***Série Essais et Thèses**

Déjà parus

Béatrice GALINON-MÉLÉNEC, *Penser autrement la communication*, 2006.

Viara TIMTCHEVA, *Le mythe du Père Noël*, 2006.

Viara TIMTCHEVA, *Le merveilleux et la mort*, 2006.

Élisabeth BATON-HERVÉ, *Télévision et fonction parentale*, 2005.

Jacob THOMAS MATTHEWS, *Communication d'une star: Jim Morrison*, 2003.

Marie-Nelly DENON-BIROT, *De la Démocratie chrétienne à Force démocrate : échos d'une mutation politique*, 2000.

Christian LAGUERRE, *Ecole, informatique et nouveaux comportements*, 1999.

Myriam BAHUAUD, *Droits dérivés. Le cas Babar*, 1999.

Cyrille BOSSY, *Steven Spielberg : un univers de jeu*, 1998.

Isabelle SACRE, *Les informations en information/ communication*, 1998.

© L'Harmattan, 2011

5-7, rue de l'Ecole polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-14026-4

EAN : 9782296140264

Viara TIMTCHEVA

**Magie et magicien dans l'imaginaire
méditerranéen et slave**

Préface de Michel Maurille

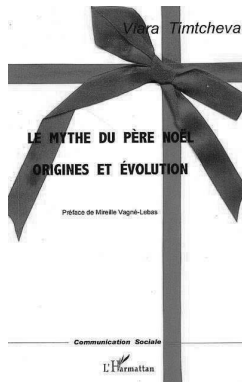
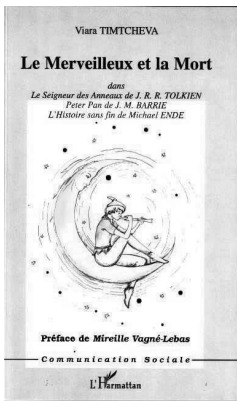
L'Harmattan

Du même auteur :

Le Merveilleux et la Mort, Paris : L'Harmattan, 2006

Le Mythe du Père Noël, Paris : L'Harmattan, 2006

L'Inde et le « Petit Tibet », de l'Himalaya au désert, Sofia : Damyan Yakov Publishing, 2008



Je remercie tout particulièrement
M. Yann JUMELAIS de l'Université de Nantes.

Tous mes remerciements à
M. François CLEMENT de l'Université de Nantes,
M. Michel MAURILLE de l'Université de Bordeaux II,
Mme Mireille VAGNE-LEBAS de l'Université de Bordeaux III.

Merci à
Tiphaine JEANNEROD,
Pascal KIMMERLIN,
Tony GROSSIN,
Cédric MABILOTTE,
ainsi qu'à
Ogyen TRINLEY DORJE,
Sa Sainteté le XVII Karmapa du Tibet :
la rencontre avec chacun d'entre eux a été décisive
et m'a permis de cesser d'aspirer
à rencontrer un magicien sur mon chemin,
mais à chercher à en devenir un moi-même.

Merci à
Assia VELEVA
pour le joli dessin de la couverture et son amitié.

Sommaire

PREFACE de Michel Maurille	11
INTRODUCTION	15
Conte, magie, religion, science, magiciens et sorciers	
PARTIE I : MAGIE ET MAGICIEN DANS LES CROYANCES MEDITERRANEENNES ET SLAVES	39
Chapitre 1 : Conception païenne de la magie	41
Chapitre 2 : Magie et judaïsme	63
Chapitre 3 : Magie et christianisme	81
Chapitre 4 : Magie et islam	111
PARTIE II : MAGIE ET MAGICIEN DANS LES CONTES MEDITERRANEENS ET SLAVES	143
Chapitre 5 : Portrait du magicien dans le conte.....	149
Chapitre 6 : Fonction du magicien dans le conte.....	197
Chapitre 7 : Interactions du magicien dans le conte	257
PARTIE III : LE MAGICIEN - SYMBOLE	281
Chapitre 8 : Autour du magicien	283
Chapitre 9 : Les racines du magicien.....	341
CONCLUSION	375
Bibliographie	383
Bibliographie des contes analysés	393
TABLE DES MATIERES	403

« Tout ce qu'on dit des fées, des magiciens, est vrai, vrai pour le cœur, et vrai pour toujours au regard de ceux qui veulent de leur être de chair qu'il soit le rayon intérieur de leur cœur ».

(Joë Bousquet)

« Les fées, en réalité, ne sont pas des personnages, mais les auteurs véritables des contes portant leur nom. Les contes de fées ne seraient pas des contes écrits sur les fées, mais des contes écrits par les fées, et dont nous serions, nous autres humains, les héros ».

(Edouard Brasey)

PREFACE

de Michel Maurille

« Le secret du magicien », ce livre de Viara Timtcheva tombe à point nommé. Il rejoint, d'une part le triple retour de la philosophie (J. Frazer), du religieux (M. Mauss), de l'anthropologie (A. Malinowski), et trouve un écho dans des genres littéraires à succès, dont Harry Potter constitue l'un des exemples les plus connus.

Ici le signifiant magicien est appréhendé principalement dans le cadre d'études sur le conte, à distinguer des légendes, mythes, odyssées, épopées, formules incantatoires, prières...

Les contes eux-mêmes sont situés de façon singulière dans le temps et l'espace, coordonnées de l'autre scène : « il était une fois ». La répétition de l'imparfait (il était), temps indéterminé, et la singularité de la rencontre (une fois) introduit à une temporalité qui n'a rien à voir avec l'histoire, la biographie, le temps astronomique, biologique... L'espace n'est pas évoqué dans un univers espace temps, mais dans sa dimension symbolique : la forêt, la montagne, la grotte, le cimetière, le carrefour, le voyage... L'analogie avec les figures du rêve est patente, elle a suscité l'intérêt de nombreux psychanalystes. Les concepts de « conteneur potentiel » (Bion), d'« enveloppe prénarrative » (Stern), d'« étoffe du fantasme » (Bellemin Noël, Flahaut) balisent actuellement la recherche.

L'instant (une fois) est au temps ce que le point est à l'espace ; le sous-titre « contes méditerranéens et slaves » pourrait laisser croire à une polygenèse liée aux lieux d'origine. Depuis plus d'un siècle, l'origine monogénétique a été abandonnée. L'établissement d'une classification liée à la culture de chaque pays ne s'est pas montré réaliste, ni convaincant. La collecte étourdissante des contes, présentée dans ce travail, en manifeste la preuve : contes slaves orientaux (russes, ukrainiens), occidentaux (polonais, tchèques, slovaques), méridionaux (bulgares, serbo-croates), contes arabo-musulmans (libanais, syriens, palestiniens, égyptiens, algériens, kabyles, marocains, tunisiens, turcs), contes gréco-romains (grecs, italiens, corses, espagnols, basques), contes français, contes juifs. Ce programme fournit a contrario la preuve de l'échec de toutes les tentatives de classification à visée génétique. V. Propp, en privilégiant l'étude des fonctions dans le conte, a permis d'ouvrir de nouvelles perspectives de recherche structuraliste, notamment par Cl. Bremond (le mécano du conte), D. Paulme (les contes

africains), A.J. Greimas (analyse sémiotique). L'espace, si vaste soit-il, se réduit à un point, celui sur lequel, tel Atlas, cette recherche prend appui pour étudier à la suite des mythes, l'univers des contes.

Le temps se réduit à l'instant, l'espace à un point, les personnages sans épaisseur à un trait clairement identifié par un état, un pouvoir, une place unique, ici celle de MAGICIEN. Chacun est lui-même, représenté soit par un qualificatif : possessif, susceptible, confiant, avare, gourmand, orgueilleux, courageux, curieux..., soit par une fonction : divinatoire, amoureux, religieuse, féconde, guerrière... soit par un objet magique : figurines, poupées, cheveux, aiguilles, épingles, clous, épées, bâton, baguette, anneau, amulette, talisman, cercle, œil... soit par son lieu privilégié d'intervention (déjà évoqué plus haut) A chacun est accordé un pouvoir bénéfique dans la magie blanche, ou maléfique dans la magie noire, ou même dans la magie rouge lorsqu'il s'agit d'attirer les faveurs d'un être aimé.

Chacun des lecteurs s'orientera vraisemblablement en fonction de sa compétence, ses centres d'intérêt, voire sa problématique. Ici les choix sont variés, tant les domaines sont multiples : ethnologie, littérature comparée, histoire, théologie, sociologie, ésotérisme, psychologie... Pour ma part, j'ai privilégié l'intérêt que peut trouver le psychanalyste à la lecture de ces contes. En quoi peuvent-ils être source où puiser des pièces à convictions à scruter, où trouver confirmation d'hypothèses posées, autant de pages d'humanité à examiner, d'enseignement à assimiler et prodiguer.

J. Bellemin-Noël écrit : « Les contes brodent sur des fantasmes en procurant des fantasmes sur lesquels broder. » Encore faut-il préciser le point de broderie et la fonction du fantasme. Les points, comme les titres des contes, respectent la géographie : nœud français, point portugais de broderie, point pékinois, point roumain, croix de Malte, point de Boulogne, point d'épine noué à l'espagnol... Les fantasmes, quant à eux, sont autant de constructions singulières, sans nier pour autant la dimension culturelle. Mais broderie et fantasme ne se laissent enfermer par aucune frontière ; ils ont partout la même fonction : agents consolateurs d'une souffrance trop douloureuse, participant à un monde où le désir est satisfait, la loi non encore énoncée, l'impossible dépassé, le pouvoir illimité, l'angoisse apaisée, le rêve réalisé. L'origine des contes échappe à tout déterminisme géographique, elle s'enracine dans le fantasme du conteur et participe à la croissance, au développement de ceux de l'auditeur. Là où le savoir est efficace (je sais bien mais quand même), où l'image précipite l'identification en miroir, le fantasme donne forme au réel, restaure la jouissance. Le

magicien dans chaque conte se présente habillé d'une étoffe brodée, celle de la toute-puissance du désir, du remède assuré contre l'angoisse. L'enfant notamment y retrouve le dynamisme d'une pensée magique, où désirer c'est avoir, où demander c'est déjà posséder, où l'Autre assure de son soutien, de sa protection, et de son exclusivité. V. Timtcheva nous en propose une déclinaison en termes de traits : possessivité, amour parental, amour passion, susceptibilité, irascibilité, confiance, lâcheté, avarice, gourmandise, orgueil, courage, curiosité... A croire que dans cette liste, chaque péché capital a son propre magicien. La problématique de l'origine des contes s'en trouve transformée en celle de traduction des fantasmes originaires : fantasme de naissance, de vie sexuelle, de castration... (Laplanche et Pontalis « Fantasme des origines et origine du fantasme. ») Pour Fedida « les contes participent à cette tradition orale, où se dit le secret de la naissance et de la mort, en une fable cachée, que seul l'inconscient peut entendre. »

Sont évoqués de fait les fantasmes de détresse (contes marocains, russes et français), ceux du désir d'enfant dans certains contes kabyles, dont « Le poids chiche », ou espagnol « Francisquita ». On lira également les fantasmes évoquant la création, le sacrifice, la castration engendrant la culpabilité, la séduction, le retour au sein maternel, l'immortalité...

Si les fantasmes ont présidé à l'élaboration des contes, si les contes naissent des fantasmes, on comprend mieux en quoi ils en sont l'écho. Ils se présentent alors comme prêt-à-porter, ajustés sur mesure, rangés dans la garde-robe, prêts à l'emploi. Ils sont à portée de main (ou d'oreille). L'auditeur ne peut manquer de trouver vêtement à sa taille, et d'y revenir aussi souvent qu'il le désire.

A la surprise des parents, combien d'enfants choisissent de réentendre toujours le même conte figé dans sa rédaction, ne supportant ni oubli, ni mutation. L'élection de ce conte traduit la fixité du fantasme, loin de l'objet métonymique du désir.

A la surprise des professionnels débutants, combien de groupes-conte choisissent d'entendre, durant une année entière, le même récit, conté par la même personne, dans le même cadre spatial et temporel. Le rendez-vous avec le magicien semble définitivement réglé, codifié, patenté.

Cette lecture ritualisée peut elle-même surprendre par son contenu. En quoi des scènes d'une violence inouïe peuvent-elles faciliter l'entrée dans « la zone d'endormissement » (Fedida) ? De l'encyclopédie ici présentée, retenons comme exemple le conte français « Pequeletou. » :

« Une mendiante demande l'aumône d'une femme en train de cuire des fèves dans un chaudron. "Si je vous en donne une assiettée, ce sera autant

de moins pour moi !”, répond celle-ci. Alors, la mendiante lui dit : “Eh bien, que vos fèves deviennent autant d’enfants !” Soudain, des centaines d’enfants envahissent la cuisine en hurlant : “Mère, mère, nous avons faim !” “Mon mari me tuera s’il voit toute cette bande ; mais je vais m’en débarrasser”, se dit la femme, elle prend un couteau, les saisit l’un après l’autre, leur coupe la tête d’un coup et les jette loin. “Quelques-uns eurent beau chercher à se sauver et à se cacher dans des caisses, des trous ou des tiroirs, ou derrière le balai, ils furent pris et eurent la tête tranchée.” »

En quoi un tel scénario peut-il conduire l’enfant à s’abandonner à l’endormissement ? La « bonne nuit » souhaitée à l’enfant que la maman embrasse, comme s’il partait en voyage ne risque pas de voir resurgir les revenants, à moins que ce soit la mère armée de son couteau, ou l’enfant à la tête tranchée. Les contes proposés, dont ici le héros est un magicien, se présentent toujours suivant une forme binaire. Au premier temps, constitué d’un manque, d’une souffrance, accompagné le plus souvent d’une épreuve, répond symétriquement en miroir un second temps, où le manque est comblé, le besoin satisfait, la souffrance vaincue, et se termine, grâce à l’épreuve surmontée, par la victoire, l’apaisement de l’angoisse, la sécurité retrouvée. Par son intervention, le magicien repousse les limites de l’impossible, et restaure la jouissance émergeant de la construction du fantasme. Le récit du conte provoque, appelle et constitue le vide où le fantasme trouve sa demeure. Le danger de l’étranger est devenu celui du familier. L’inquiétante étrangeté quitte la caverne, la forêt, les ténèbres... Sa dimension paradoxale devient oxymore, à la limite de l’expérience mystique, ici désacralisée, « mystique sauvage » dirait M. Hulin (ouvrage éponyme, PUF, 1993). La prière se fait demande au grand Autre, magicien, dont le pouvoir, le savoir, et le vouloir constituent l’assurance tout risque.

A chacun de poursuivre la lecture selon ses propres références, compétences, désirs éclairés.

Et tric tric
Mon conte est fini
Et tric trac
Mon conte est dans le sac

Michel MAURILLE

INTRODUCTION

Conte, conte à conter... Et-tu véridique ?
Pour les bambins qui s'ébattent au clair de lune,
mon conte est une histoire fantastique.
Pour les fileuses de coton pendant les longues nuits de la saison froide,
mon récit est un passe-temps délectable,
Pour les mentons velus et les talons rugueux¹
C'est une véritable révélation.
Je suis à la fois futile, utile et instructeur...

(préambule traditionnel du conte peul « Kaïdara »)

Savez-vous que dire un conte n'est pas un acte anodin, mais un rite sacré et magique ? Qu'une conteuse traditionnelle, de Kabylie par exemple, n'accepterait pour rien au monde de raconter des histoires en plein jour, car cela l'exposerait au danger ?² Que dans les sociétés traditionnelles, le conte est vu comme la couronne de l'enseignement de nos ancêtres, et que les sages seuls ont le droit d'être conteurs ?

« La narration de contes merveilleux n'est pas une activité anodine ou indifférente. Bien au contraire, c'est une activité dangereuse, car elle met en branle des forces surnaturelles, qui échappent au contrôle de l'être humain. Les formules initiales et finales servent notamment des incantations, des formules magiques pour conjurer le danger. »³

« Le conte n'est pas une simple causerie à la portée de tous. C'est une affaire d'adultes et ce don n'est attribué qu'aux sages, parce que plus âgés, ils enrichissent leur récit par leurs expériences. Ils inspirent la confiance et son dignes de foi. »⁴

¹ C'est-à-dire les gens d'âge et d'expérience

² « Aucune conteuse traditionnelle n'acceptera de raconter des histoires en plein jour. (...) En effet, dans l'imagination kabyle, conter des histoires de jour, c'est s'exposer soi-même, mais exposer aussi ses proches, au danger », (Mélaz Yakouben, *Contes berbères de Kabylie et de France*, Paris : Karthala, 1997, p.17). « Surtout, parce qu'on s'exposerait à un grave danger à narrer un conte merveilleux avant que le soir ne soit tombé, l'on ne doit pas conter pendant le jour » (Henri Basset, *Essai sur la littérature des Berbères*, Alger : Carbonel, 1920, p. 104).

³ Yakouben Mélaz, *op. cit.* p. 23

⁴ Thay Thay Rhozali Najima, *Au pays des ogres et des horreurs*, Paris : L'Harmattan, 2000, p. 14

Jadis, une vision semblable a régné en Europe. Ensuite, « le judéo-christianisme a rejeté dans le domaine du *mensonge* et de l'*illusion* tout ce qui n'était pas justifié par un des deux Testaments ».⁵ Puis la religion est tombée en disgrâce à son tour ; forte de son progrès scientifique et technique, notre civilisation occidentale a tourné le dos à tout ce qui n'était pas palpable, explicable et prouvable. Autrement dit, matériel. Rituels magiques, médecines alternatives et autres pratiques millénaires ont été réduites au rang de superstitions et d'archaïsmes, indignes d'un être instruit ; mythes, légendes et contes sont devenus des histoires superficielles bonnes à amuser les enfants.⁶

Aujourd'hui, le Robert définit les contes comme des « récits de faits d'évènements imaginaires, destinés à distraire. *Vx ou littér.* Histoire invraisemblable et mensongère ».⁷ Le Larousse renchérit : « Récit, souvent assez court, de faits, d'aventures imaginaires. *Péj.* Discours qui laisse incrédule, récit mensonger. *Conte, histoire à dormir debout* ».⁸ Les deux dictionnaires définissent le conte de fées comme « récit merveilleux où interviennent les fées » ; l'inexactitude de cette définition est évidente. « Fiction », « distraction » et même « mensonge » restent les mots-clés dans toutes ces caractérisations du conte, bien que chercheurs, psychanalystes et conteurs clament sa réhabilitation depuis plusieurs décennies.

En effet, avec le développement de la psychanalyse et l'intérêt grandissant porté à la psyché, le conte est vu comme une expression de l'inconscient collectif et donc davantage comparé au rêve et au fantasme qu'à l'illusion et au mensonge. Sigmund Freud, Karl Gustav Jung, Marie-Louise von Franz, Bruno Bettelheim, ou plus récemment, Clarissa Pinkola Estes, Linda Shierse Leonard, Carol Pearson se servent des contes et des mythes afin d'illustrer leurs théories. « Il y a encore très peu d'auteurs qui

⁵ Eliade Mircea, *Aspects du mythe*, Paris : Gallimard, 1963, p. 12

⁶ Le conte merveilleux est « devenu en Occident, et depuis longtemps, littérature d'amusement (pour les enfants et les paysans) », Mircea Eliade (op. cit. p. 246). « A l'origine, et jusqu'au XVII^e siècle environ, les contes de fées n'étaient pas tant destinés aux enfants qu'à la population adulte. (...) Progressivement, cependant, le développement du courant rationnel et son corollaire, le refus de l'irrationnel, firent que l'on ne vit plus dans les contes populaires qu'absurdes histoires de vieilles femmes, tout juste bonnes à amuser les enfants... », Marie-Louise von Franz dans l'introduction de *La femme dans les contes de fées* (Paris : Albin Michel, 1993).

⁷ *Le Nouveau Petit Robert de la langue française*, édition 2009

⁸ *Petit Larousse illustré*, éditions de 1991 à 2008

prennent la peine d'analyser les contes sur le double plan de la littérature et de l'inconscient », écrivait Jacques Barchilon en 1975.⁹

Il semble que cet état des choses ait évolué. Qui plus est, ce « double plan d'analyse » paraît à présent absolument nécessaire à la compréhension pleine et riche des contes.

LE CONTE

Dumezil confesse qu'il a passé toute sa vie
à comprendre la différence entre le mythe et le conte,
sans y être parvenu.

(Michel Maurille)

Lorsque les recherches des frères Grimm au début du XIX^e siècle marquent le commencement de tout un travail de collecte, d'analyses et d'explications des contes populaires, les chercheurs essaient de délimiter le genre et de distinguer les contes des légendes et des mythes.

Ce n'est pas chose facile. D'après Jacob Grimm, les contes seraient des mythes dépourvus de leur contenu religieux et destinés à divertir. Autrement dit, le mythe et le conte ne se distinguent pas par leur forme, mais par leur fonction sociale. C'est ce qu'affirme Vladimir Propp, en ajoutant que « le mythe est tout récit sur les dieux et les êtres divins en la réalité desquels un peuple croit effectivement ». ¹⁰ Cette question de la croyance est essentielle ; ainsi, Mircea Eliade affirme :

« Dans les sociétés archaïques, le mythe désigne « une histoire vraie », une « tradition sacrée, révélation primordiale, modèle exemplaire » (...), parce qu'il se réfère toujours à des *réalités*. Le mythe cosmogonique est « vrai » parce que l'existence du Monde est là pour le prouver ; le mythe de l'origine de la mort est également « vrai » parce que la mortalité de l'homme le prouve, etc. » ¹¹

⁹ Barchilon Jacques, *Le conte merveilleux français de 1690 à 1790*, Paris : Honoré Champion, 1975, p. XVI

¹⁰ Propp Vladimir, *Les racines historiques des contes merveilleux*, Paris : Gallimard, 1983, p. 27

¹¹ Eliade Mircea, *op. cit.* pp. 11, 17 et 20

Tant que l'homme croit au mythe, le mythe est « vivant ».¹² Tout un rite sacré est bâti autour de lui. Eliade affirme qu'on ne peut le raconter indifféremment : chez beaucoup de tribus, il n'est pas récité devant les femmes ou les enfants, c'est-à-dire devant des non-initiés, et le temps de sa récitation est clairement défini.¹³ « Dans les sociétés où le mythe est encore vivant, les indigènes distinguent soigneusement les mythes, « histoires vraies » – des fables ou contes, qu'ils appellent « histoires fausses », affirme Eliade.¹⁴

La différence entre mythe et conte semble à présent claire : le mythe est « vrai », le conte, « faux ». Un rite est bâti autour du mythe, alors que le conte peut être raconté n'importe quand et n'importe où. Là où les choses se compliquent, c'est qu'« évidemment, ce qui est considéré *histoire vraie* dans une tribu peut devenir *histoire fausse* dans la tribu voisine ».¹⁵ La même histoire racontée peut donc être un *mythe* à un endroit donné dans une époque donnée, et *conte* ailleurs et/ou à un autre moment.

Le conte est donc un mythe qui n'est plus vivant, qui a perdu son influence initiale et est resté, pour reprendre les expressions de Harold Neeman, une « survivance » et une « structure flottante » :

'Whereas a myth is always contemporary with its socio-historical context, a mythical narrative being the subject of a living belief, a fairy tale always constitutes a survival. As narratives having lost all symbolic links to the original socio-economic system, and therefore isolated from the social context in which they were originally told, fairy tales have become a kind of "floating structure". (...) According to Propp's materialist-historical chronology, the advent of feudalism constitutes the moment when fairy tales emerged, since official religions encouraged a rejection of ancient rituals, associating

¹² « *Vivant* en ce sens qu'il fournit des modèles pour la conduite humaine et confère par là même signification et valeur à l'existence. (...) Dans les sociétés où les mythes sont encore vivants, ils fondent et justifient tout le comportement et toute l'activité de l'homme », (Mircea Eliade, *op. cit.* pp. 12 et 15).

¹³ « Les mythes ne doivent être récités que pendant un laps de temps sacré (généralement pendant l'automne ou l'hiver, et seulement la nuit). Cette coutume s'est conservée même chez des peuples qui ont dépassé le stade archaïque de culture. Chez les Turco-Mongols et les Tibétains, la récitation des chants épiques du cycle Gesar ne peut avoir lieu que la nuit et en hiver. « La récitation est assimilée à un charme puissant. Elle aide à obtenir des avantages de toute sorte, notamment le succès à la chasse et à la guerre. (...) Le barde récite l'épopée pendant plusieurs jours. Autrefois, dit-on, on voyait alors les traces des sabots du cheval de Gesar sur cette aire. La récitation provoquait donc la présence réelle du héros. » (R.A. Stein, *Recherches sur l'épopée et le barde au Tibet*, Paris, 1959, pp. 318-319). Cit. d'après Mircea Eliade, *op. cit.* pp. 21-22

¹⁴ *Idem*, p. 20

¹⁵ *Idem*, p. 23

them with sorcery. Fairy tales thus are narratives indicative of obsolete rituals persisting in a new historical context.¹⁶

Ainsi, le conte serait un mythe détrôné, dépourvu de son contexte et de sa véracité. Selon Mircea Eliade, « la *démythisation* est un processus attesté déjà aux stades archaïques des cultures. L'important, c'est que les « primitifs » sentaient toujours la différence entre mythes (« histoires vraies ») et contes ou légendes (« histoires fausses »).¹⁷

Les « primitifs » le sentaient, certes, mais nous, non. Pour notre civilisation occidentale, cette différence essentielle entre mythe et conte n'a plus de cours : à nos yeux, l'un est autant « une histoire fausse » que l'autre. Aussi nous faut-il chercher une autre distinction entre mythe et conte que sa véracité et sa sacralité aux yeux du public.

Or, il y a aussi la véracité véhiculée par le récit même : un conte ne présente pas les événements relatés en tant que vrais.¹⁸

Bruno Bettelheim met en avant une autre différence importante :

« L'histoire racontée dans le mythe est absolument unique ; jamais elle n'aurait pu arriver à quelqu'un d'autre ni ailleurs ; ces événements sont prodigieux, terrifiants et ne pourraient absolument pas s'appliquer à de simples mortels, comme vous et moi. S'il en est ainsi ce n'est pas tellement en raison du caractère miraculeux des événements, mais parce qu'ils sont relatés en tant que tels. Par opposition, bien que les événements qui surviennent dans les contes de fées soient généralement inhabituels et plus qu'improbables, ils sont toujours présentés comme quelque chose de tout à fait ordinaire, quelque chose qui peut arriver à n'importe qui, à vous, à moi ou au voisin, à l'occasion d'une promenade dans la forêt. Dans les contes de fées, les faits les plus extraordinaires sont racontés comme des événements banals, quotidiens. »¹⁹

Autres spécificités des contes sont leur caractère de récits, leur intemporalité, leur oralité, leurs formules d'ouverture et de clôture, le fait que le sujet qui parle s'efface.²⁰ Georges Jean insiste sur le manque de profondeur ou d'intériorité des personnages des contes, qu'il appelle « des personnages d'ombre » :

¹⁶ Neuman Harold, *Piercing the magic veil (toward a theory of the conte)*, Tübingen : Gunter Narr, 1999, p. 83

¹⁷ Eliade Mircea, *op. cit.*, p. 23

¹⁸ « Unlike myths and legends, fairy tales present the fictional events as such, i.e., as fictitious », Neuman Harold, *op. cit.* p. 36

¹⁹ Bettelheim Bruno, *Psychanalyse des contes de fées*, Paris : R. Laffont, 1976, p. 62

²⁰ Cf. notamment Jean Georges, *Le pouvoir des contes*, Paris : Casterman, 1981 ; Loiseau Sylvie, *Les pouvoirs du conte*, Paris : PUF, 1992

« Les personnages (le roi, la reine, le prince, les fées, les servantes, les animaux) ne sont que des ombres dont la seule nécessité est d'être les moteurs, relativement passifs d'ailleurs, d'une série d'événements qui se déroulent dans la durée. Ce sont des personnages sans épaisseur, sans profondeur, sans intériorité. »²¹

Si les personnages des contes sont sans profondeur psychologique, c'est que ce ne sont pas des êtres ordinaires mais des figures archétypiques, considère Marie-Louise von Franz.²² Relater des personnages « sans profondeur et intériorité », c'est inciter son auditoire à y investir sa propre profondeur et intériorité. Les contes sont universels aussi pour cette raison.

Ils sont également très anciens. « Le conte merveilleux est le plus ancien genre folklorique », affirme Andréï Siniavski.²³ Les recherches sur l'origine des contes ont eu pour point de départ une constatation étonnante : l'existence multiple d'un même motif en plusieurs points du globe souvent fort éloignés.

Comment expliquer ce fait étonnant ? Par la monogénèse et la diffusion selon certains²⁴ ; par la polygénèse selon d'autres.²⁵ Cependant, la théorie monogénétique a perdu ses fondements avec la découverte des contes tartares, zoulou, syriaques, birmans, kabyles, etc. : autant de peuples qui n'ont pas été en contact ni entre eux ni avec les peuples indo-européens, et n'ont donc pas eu l'occasion de plagier les contes d'autrui. Confusion donc : la monogénèse, qui avait l'air plus scientifique, s'est avérée une fausse piste.

La polygénèse reste la seule explication possible, mais elle suggérerait l'existence d'une conscience collective comme celle décrite par Carl Gustav Jung ; idée que la science contemporaine ne semble pas encore prête à accepter.

Les origines du conte ne sont donc pas claires et évidentes, ce qui est valable également pour leur classification, et même tout simplement pour la

²¹ Jean Georges, *op. cit.* pp. 23-24

²² Von Franz Marie-Louise, *La femme dans les contes de fées*, *op. cit.* p. 15.

²³ Siniavski Andréï, *Ivan le Simple : paganisme, magie et religion du peuple russe*, Paris : Albin Michel, 1990, p. 76

²⁴ Théorie indo-européenne : selon les frères Grimm, A. Lefèvre, A. de Gubernatis etc., les contes sont des réminiscences ou des transformations d'anciens mythes de l'Asie centrale, d'où sont descendus les Hindous, les Perses, les Grecs, les Romains et la plupart des sociétés européennes. En se déplaçant, les diverses tribus ont emporté avec elles ces résidus de leur mythologie, ce qui explique les analogies que présentent tous les contes chez tous ces peuples.

²⁵ Selon A. Lang, le conte est antérieur au mythe ; il naît en plusieurs endroits à la fois, très éloignés géographiquement, de cultures très différentes, mais présentant le même niveau de développement (stade de l'animisme et du totémisme), et représente l'incarnation d'idées communes à tous les peuples primitifs.

définition du terme. Une chose est sûre : **pour une raison mystérieuse, les sujets et les fonds de tous les contes du monde se ressemblent.**

Le cosmopolitisme du conte fait partie de sa nature, comme le dit René Diatkine ; ainsi les enfants antillais, maghrébins, européens du Sud ou de l'Ouest écoutent avec la même passion des contes russes, allemands ou africains.

« Le conte est nomade par nature et s'adapte à l'esthétique et à l'éthique de ceux qui l'accueillent » ; c'est un « éternel errant », remarque Luda Schnitzer.²⁶ Aussi continue-t-il sa libre existence, sans se soucier de la difficulté qu'ont les chercheurs à le classer et à l'expliquer. Il est créatif, et l'art ne se numérote pas ; il est merveilleux, et le merveilleux ne s'explique pas.²⁷

Vouloir tout tirer au clair sur le conte équivaldrait à tenter de tout expliquer sur la magie ; or, qui se risquerait à une tâche aussi impossible ?

LA MAGIE

Supposons que, dans quelques milliers d'années,
on découvre une de nos chambres d'enfant décorées de petits animaux,
n'en conclura-t-on point que nous étions essentiellement un peuple
vivant de la chasse, vénérant des animaux-totems ?

(Julien Tondriau)

Le problème pour le chercheur qui aborde la magie, c'est qu'il cherche à explorer un champ qui, officiellement, n'existe pas. Comme l'affirme Yvan Koenig, « de fait, dans notre société, la magie ne se pratique que très marginalement et n'est en rien reconnue comme officielle ».²⁸ Et Jeanne Favret-Saada de remarquer : « Il n'existe pas de discours scientifique sur la sorcellerie, mais seulement une idéologie savante qui prend avantage de la sorcellerie pour cantonner un paysan imaginaire dans la place du crédule. Le discours psychiatrique ne fait nullement exception à cet égard ».²⁹

En effet, certains des plus grands théoriciens de la magie rejettent et nient, en fait, leur propre domaine de recherche ; ils sont devenus des

²⁶ Schnitzer Luda, *Ce que disent les contes*, Paris : Sorbier, pp. 12 et 19

²⁷ « Qui cherche à interpréter le Petit Prince risque toujours de se transformer en baobab », Eugène Drewermann (in *L'essentiel est invisible*, Paris : Cerf, 1992, p. 9). Cf. Viara Timtcheva, *Le merveilleux et la mort*, Paris : L'Harmattan, 2006, Introduction.

²⁸ Koenig Yvan, *Magie et magiciens dans l'Égypte ancienne*, Pygmalion, 1994, p. 16

²⁹ Favret-Saada Jeanne, *Les mots, la mort, les sorts*, Paris : Gallimard, 1977, p. 400

références classiques dans une matière qu'ils taxent eux-mêmes de fausse et d'inexistante.

Ainsi, Sir James Frazer considère la magie comme « une falsification systématique de la loi naturelle, en même temps qu'une règle de conduite fallacieuse ; c'est une science mensongère, autant qu'un art stérile ». Il parle également d'« esprit borné de partout », « fausse science », « art bâtard » et d'« erreur grossière et désastreuse ».³⁰ Le magicien est pour lui « sauvage », « primitif » et « charlatan ».

Marcel Mauss et Henri Hubert, deux autres références en la matière, affirment :

« Beaucoup de sorciers sont hystériques. (...) Ce sont des nerveux, des agités, ou des gens d'une intelligence anormale pour les milieux très médiocres où l'on croit à la magie. »

« Comment est-ce possible que le magicien croie à une magie dont il est constamment à même d'apprécier, à leur juste valeur, les moyens et les effets ? C'est ici que nous rencontrons la grave question de la supercherie et de la simulation en magie. (...) Le magicien se dupe lui-même, comme l'acteur qui oublie qu'il joue un rôle. (...) Il est sérieux parce qu'il est pris au sérieux, et il est pris au sérieux parce qu'on a besoin de lui. Ainsi, la croyance du magicien et celle du public ne sont pas deux choses différentes ; la première est le reflet de la seconde, puisque la simulation du magicien n'est possible qu'en raison de la crédulité publique. »

« La synthèse de la cause et de l'effet ne se produit que dans l'opinion publique. Hors de cette façon de concevoir la magie, on ne peut se la figurer que comme une chaîne d'absurdités et d'erreurs propagées, dont on comprendrait mal l'invention, et jamais la propagation ».³¹

Sauvages, sous-évolus, malades mentaux et charlatans/crédules : voilà le type de personnes qui ont affaire à la magie en Occident. Heureusement, apparaît une nouvelle génération d'anthropologues et ethnologues³² qui considèrent leur champ d'études autrement ; ils s'y avancement sans préjugés et sans l'arrogance de leurs prédécesseurs qui ne mènera évidemment à la compréhension d'aucun phénomène.³³

³⁰ Frazer James, *Le rameau d'or*, vol. 1 : *le Roi Magicien dans la société primitive*, Paris : Robert Laffont, 1988, pp. 41-42 et 77

³¹ Mauss M., Hubert H., *Esquisse d'une théorie générale de la magie*, in *Sociologie et anthropologie*, Paris : PUF, 1985, pp. 19, 86, 89 et 119

³² Notamment Marcelle Bouteiller, Jeanne Favret-Saada, Dominique Camus en France.

³³ « Sociologiquement peu fondée, une approche si limitée par les jugements de valeur ne peut qu'empêcher la compréhension du phénomène de sorcellerie », écrit Dominique Camus (*Pouvoirs sorciers*, p. 69).

D'ailleurs, force est d'admettre que pour un « art stérile » et une « erreur grossière », la magie a une existence étonnamment ancienne et coriace.³⁴ C'est à se demander pour quelle raison l'être humain transporterait pendant des millénaires dans sa besace un savoir inutile ?

MAGIE, RELIGION ET SCIENCE

Il n'est aucun peuple et aucune culture sur cette terre
qui n'ait assis sa science sur les fondements, des plus archaïques,
de ces connaissances et de ces pratiques
que l'on qualifie aujourd'hui d'*occultes*.

(Robert Amadou)

Platon, dans *Les lois*, différencie la magie de la religion ; selon lui, la première s'efforce à persuader les dieux, tandis que le comportement vraiment religieux est de leur laisser le libre choix, car les dieux savent mieux que nous ce qui est bon pour nous. « On est déjà proche de l'idée qui sera reprise par Frazer, à savoir que la magie force les dieux, tandis que la religion se soumet à leur puissance », déclare Graf Fritz.³⁵ Ainsi, le religieux est humble, et le magicien, arrogant. « La magie refuse de s'incliner non seulement devant un ordre quelconque, fût-ce de Dieu ou du diable, mais encore devant les lois naturelles », renchérit Julien Tondriau.³⁶

Or, le manque d'humilité, ne peut-on pas aussi bien le reprocher au médecin ? Lorsqu'il tente de sauver un malade, ne s'insurge-t-il pas contre Dieu qui lui a infligé la maladie ? Le progrès technique peut être proclamé arrogant de la même manière ; lui aussi plie la réalité « à sa propre volonté et à ses propres intérêts » en soulageant, avec ses inventions, le lourd travail physique de l'être humain. Il est donc possible d'examiner la question sous un autre angle : pouvoir soulager soi-même ou ses frères d'une maladie ou d'un malheur et ne pas en profiter n'est pas humilité mais bêtise...³⁷

La magie est comparable non seulement à la religion mais aussi à la science, comme en témoigne cette définition offerte par le dictionnaire :

³⁴ « La magie est probablement l'une des plus anciennes activités spirituelles de l'homme et remonte à la préhistoire », Marie-Louise von Franz, *L'ombre et le mal dans les contes de fées*, Paris : Albin Michel, 1995, p. 596

³⁵ Fritz Graf, *La magie dans l'antiquité gréco-romaine*, Les Belles Lettres, 1994, p. 38

³⁶ Tondriau Julien, *L'occultisme*, Verviers : Gérard & Co, 1964, p. 14

³⁷ Al-Djuwayni, penseur arabe, enseignait : « Dieu a seulement défendu ce qui est nuisible et non ce qui est utile ; s'il t'est possible d'être utile à ton frère, fais-le ».

« Magie (sociol.) Ensemble de procédés d'action et de connaissance (cf. Science), à caractère secret, réservé (cf. Religion), dans les sociétés dites primitives. »³⁸

Plus que comparée aux sciences, la magie est parfois incluse parmi elles. Anatoly Kovalenko affirme que chez la plupart des savants – classificateurs musulmans (notamment Ibn Sina, Ibn Rušd, al-Akfani, Taskopruzade, Hadji Halifa), « la magie (sihr), à cause de son objet d'étude, entre dans la catégorie des sciences physiques. Les Ihwan al-safa considèrent la magie comme une science de la plus haute philosophie et de la sagesse ». ³⁹

Telle est aussi l'opinion d'Henri Corneille Agrippa : « C'est là la véritable science, la philosophie la plus élevée et la plus mystérieuse, en un mot, la perfection et l'accomplissement de toutes les sciences naturelles ». ⁴⁰ C'est aussi ce qu'affirme Eliphas Lévi dans ses œuvres.

Yvette Cardaillac-Hermosilla distingue ainsi la magie du savoir scientifique : « Tout ce qui relève d'une explication rationnelle est exclu de la notion de magie ». ⁴¹ Le problème, c'est que les explications rationnelles changent au fil du temps. Lorsque Lavoisier niait l'existence des météorites en déclarant qu'« il ne peut tomber des pierres du ciel, parce qu'il n'y a pas de pierres dans le ciel », ou lorsque Simon Newcomb prouvait que les avions ne sauraient voler, puisqu'un aéronef plus lourd que l'air est impossible, ⁴² ils représentaient la science officielle. Privées d'explication rationnelle, les météorites et l'aéronautique étaient donc magiques ; de la même façon, peut-être qu'un jour ce qui est aujourd'hui perçu comme magique trouvera « une explication rationnelle » et quittera les rangs de la magie pour rejoindre ceux du savoir scientifique.

La magie : religion, science, technique ou art ? La querelle reste ouverte. « Querelle qui semble d'ailleurs sans issue, puisque les frontières de la religion, de la magie et de la science sont mouvantes. Elles se déplacent sans cesse suivant les âges, les pays, les régimes », remarque judicieusement Julien Tondriau. ⁴³

³⁸ *Le Nouveau Petit Robert de la langue française*, édition 2009

³⁹ Kovalenko Anatoly, « Les concepts de magie et de sciences occultes en islam », Thèse de doctorat, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, 1979, p. 33

⁴⁰ Agrippa Henri Cornelius, *La philosophie occulte ou la Magie*, Paris 1910-11, t. I, p.3

⁴¹ Cardaillac-Hermosilla Yvette, *La magie en Espagne : Morisques et vieux chrétiens*, Thèse de doctorat, Université de Bordeaux, 1994, p. 64

⁴² Cf Louis Pauwells, Jacques Bergier, *Le matin des magiciens*, Paris : Gallimard, 1960

⁴³ Tondriau Julien, *op. cit.* p. 22

MAGIE ET MAGICIEN, DEFINITIONS

Il n'y a rien à faire : on naît avec le don ou sans le don.
Le don est la faculté de voir ce qu'il y a derrière les miroirs.

(Isabel Allende, *Fille du destin*)

S'il y a bien une chose sur laquelle les penseurs sont unanimes, c'est la difficulté à définir la magie. C'était déjà le cas des anciens Arabes. Anatoly Kovalenko, dont la thèse réunit leurs écrits sur la magie (*sibr*), déclare : « Plusieurs savants et lexicographes essayèrent de donner une définition sommaire du *sibr*, mais rares sont ceux qui ont réussi à saisir tous les aspects de ce phénomène ». ⁴⁴

Hubert et Mauss font le même constat : « En somme, personne ne nous a donné jusqu'à présent la notion claire, complète et satisfaisante de la magie, dont nous ne saurions nous passer. Nous sommes donc réduits à la constituer nous-mêmes », écrivent-ils. Leur définition stipule que le rite magique est « tout rite qui ne fait pas partie d'un culte organisé ; rite privé, secret, mystérieux et tendant comme limite vers le rite prohibé ». ⁴⁵

Hélas, cette définition ne semble pas beaucoup plus satisfaisante que celles qu'ils rejetaient. Il est des civilisations sur la planète où le rite magique n'a rien de prohibé et où l'on peut trouver des maîtres en magie et étudier cette discipline comme toute autre. ⁴⁶ Il y a eu des époques où c'était aussi le cas en Occident. ⁴⁷ Il existe, en outre, des rites « privés, secrets et mystérieux » qui ne sont pas magiques. ⁴⁸

La définition de Hubert et Mauss étant inexacte, examinons-en quelques autres. Nous verrons qu'elles comportent souvent des contradictions de base.

Certains auteurs considèrent la magie comme une action qui sort de l'ordinaire. Dans leurs définitions, nous retrouvons l'idée de l'« exceptionnalité » du magicien : d'un point de vue extérieur, il est capable de faire des choses qui restent impossibles pour les « gens ordinaires » :

⁴⁴ Kovalenko Anatoly, *op. cit.* Introduction

⁴⁵ Mauss M., Hubert H., *op. cit.* pp. 6 et 16

⁴⁶ Notamment chez les Tibétains ; le vajrayana, ou le bouddhisme tantrique, correspond à ce que nous appelons « magie » (Cf. Alexandra David-Néel, *Mystiques et magiciens du Tibet*, Paris : Plon, 1929 ; Gill Farrer-Halls, *The World of the Dalai Lama*, London : Godsfield Press, 1998).

⁴⁷ Cf. Robert-Léon Wagner, *Sorcier et magicien : contribution à l'histoire du vocabulaire de la magie*, Thèse de Lettres, Paris, 1939, p. 100.

⁴⁸ Comme ceux des Sociétés secrètes, Ku Klux Klan, etc.

« La magie est un complexe de croyances et de pratiques selon lesquelles des individus privilégiés, les magiciens, peuvent agir sur les choses d'une manière différente de l'action habituelle des autres hommes. » (Jacques Soustelle)⁴⁹

« La magie est un ensemble de croyances selon lesquelles les individus spécialisés ou non peuvent agir sur les êtres et les choses par des moyens ou grâce à un pouvoir différent de celui du commun des mortels. » (Yvette Cardaillac-Hermosilla)⁵⁰

D'autres, au contraire, affirment qu'il n'y a rien d'exceptionnel dans les pouvoirs magiques ; ce sont des pouvoirs communs à tous les humains mais que tous les humains n'ont pas développés.

« La conclusion de l'investigation est évidente : la magie est un phénomène universel. De toutes les régions conquises par les Romains, aucune ne fut exempte de magie. (...) Pline est convaincu qu'en chaque homme sommeille une prédisposition à la magie. » (Eugène Diouf)⁵¹

« Ce qui est appelé surnaturel se trouve n'être que du naturel inconnu ou incompris par les personnes qui n'y ont pas accès par leurs connaissances ou par leurs prédispositions physiologiques. » (Dominique Camus)⁵²

« La magie (...) n'a rien de surnaturel. C'est une pratique naturelle qui fait appel à des pouvoirs que la science n'a pas encore découverts ou identifiés. » (Scott Cunningham)⁵³

Ainsi, tout comme nous ne sommes pas tous acrobates ou aviateurs, mais que chacun peut devenir acrobate ou aviateur à condition qu'il consacre suffisamment de temps et d'énergie à ces activités, certains considèrent que tout être humain est en état de développer son potentiel « magique ».

Dans la littérature, nous rencontrons les deux visions. Dans le cycle arthurien ou des romans comme *Le seigneur des anneaux* de J.R.R. Tolkien ou *Dune* de Frank Herbert, les pouvoirs magiques n'échoient qu'à quelques élus, les autres personnages n'en possèdent pas. Dans *La Roue du Temps* de Robert Jordan et *Harry Potter* de J.K. Rowling, les pouvoirs magiques sont

⁴⁹ Soustelle Jacques, *L'homme et le surnaturel*, VII, 18, 7

⁵⁰ Cardaillac-Hermosilla Yvette, *op. cit.* p. 66

⁵¹ Diouf Eugène, « Magie et droit chez Pline l'Ancien », in *La magie, du monde latin au monde contemporain*, Séminaire d'étude des mentalités antiques, Université Paul Valéry – Montpellier III, 4 Vol., p. 74

⁵² Camus Dominique, *Pouvoirs sorciers*, *op. cit.* p. 42

⁵³ Cunningham Scott, *La Wicca, magie blanche*, Montréal : Roseau, 1998, p. 43

un talent inné qu'il convient cependant de développer ; le monde des magiciens et celui des « gens ordinaires » existent parallèlement. J.K. Rowling introduit d'ailleurs un terme pour désigner ces gens sans pouvoirs magiques : the Muggles (les Moldus). Dans d'autres œuvres, comme *Les mondes de Chrestomanci* de Diana Wynne Jones, posséder des pouvoirs magiques est un heureux talent comme celui de jouer du piano ou de peindre. Dans *La chasse aux sorcières*, du même auteur, c'est par erreur que tous les hommes n'ont pas développé de tels pouvoirs.

Les contes populaires puisent également dans les deux visions. Dans certains d'entre eux, les magiciens sont des personnages à part, possédant des connaissances qui les distinguent du commun des mortels. Dans d'autres contes, des personnages tout à fait ordinaires accomplissent soudain des actions magiques.

Dans *Voyage au pays du magique*, Dominique Camus écrit que le sorcier, « capable de capter l'énergie universelle qui imprègne toute chose afin d'y appliquer sa volonté, a un pouvoir immense, pratiquement illimité ». ⁵⁴ Yvan Koenig et Scott Cunningham parlent eux aussi de l'expression d'une force, d'une énergie.

De quoi s'agit-il plus exactement ? Le Qi (*chi* en chinois, *ki* en japonais, *prana* en sanscrit...) représente l'énergie universelle, le flux vital qui coule à travers tout être vivant ; il se trouve à la base de pratiques millénaires comme le yoga, le Reiki, le Qigong, le Tai chi chuan, l'Aïkido, etc.

« La réalité du monde n'est pas la matière, mais les vibrations des étincelles de sainteté, ce que l'on nomme aujourd'hui énergie. (...) Tout est énergie », écrit Marc-Alain Ouaknin à propos de la Kabbale. ⁵⁵ Or, cette affirmation est tout aussi valable pour les sages orientaux, les mystiques et les magiciens, qui considèrent tous que le monde des énergies est parallèle au monde matériel ; l'un est visible, l'autre invisible. Même les scientifiques commencent à considérer cette idée plus sérieusement, depuis la célèbre formule d'Albert Einstein $E=mc^2$, énergie égale matière. Dès lors, l'objectif est d'apprendre à relier les deux mondes.

L'occultiste bulgare Liana Antonova affirme : « La magie représente une influence énergétique à distance ». ⁵⁶ Xavier Garnier, tentant « la définition la plus large possible de la magie », arrive à la formule suivante : « La magie concerne les transactions entre le monde visible et le monde invisible immanent ». Plus loin il ajoute :

⁵⁴ Camus Dominique, *Voyage au pays du magique*, Paris : Flammarion, 1995, p. 185

⁵⁵ Ouaknin Marc-Alain, *Mystères de la Kabbale*, Paris : Assouline, 2000, p. 50

⁵⁶ Antonova Liana, occultiste bulgare, dans une interview pour BNT Canal 1, 2005.

« Le magicien est *celui qui a quatre yeux*. (...) Il dit la vérité sur le monde visible au moyen d'un monde invisible auquel il a accès. (...) La fonction principale du monde invisible est de *motiver* tout ce qui se passe dans le monde visible. »⁵⁷

Aussi, « connaître » et « savoir » sont-elles des notions essentielles en magie. Il faut connaître et savoir pour être magicien.⁵⁸ Par conséquent, je suis tentée de définir la magie comme **une connaissance qui permet d'agir volontairement sur le monde invisible des énergies afin de modifier le monde visible de la matière.**

Cependant, cette définition sera incomplète ; car la magie devrait être liée non seulement au savoir et à la connaissance mais aussi à l'émotion (que ce soit le désir, la douleur, la peur, etc.). Alan Gardiner avait déjà signalé le lien entre magie et désir dans ses écrits sur l'Égypte ancienne : 'In theory the domain of magic was as wide as men's desires themselves, magical art supplying all those things that were not procurable by simpler means'.⁵⁹

Cette participation de l'émotion est extrêmement importante ; dans les contes, il est des personnages qui deviennent des magiciens à leur insu : ils ne possèdent pas la connaissance requise mais éprouvent une douleur ou un désir tellement forts qu'ils mettent en branle les énergies qui transforment la réalité. Dans ce sens, les contes confirment l'intuition de Pline : en chaque homme sommeille une prédisposition à la magie. Lorsqu'elle est accompagnée de connaissance, elle donne des résultats prévisibles ; dans le cas contraire, les résultats sont inattendus et surprenants.

La magie est donc, plus largement, **l'activation des énergies universelles provoquant des transformations dans le monde matériel.** Cette activation peut être volontaire ou involontaire.

Voyons à présent comment il est possible d'agir sur les mondes de l'énergie et de la matière.

⁵⁷ Garnier Xavier, *La magie dans le roman africain*, Paris : PUF, 1999, pp. 3, 8 et 12

⁵⁸ Rappelons-nous que le mot « mage » vient de la racine latine *magnus*, « qui est grand en connaissance », et « magie » provient de *magister*, « maître ». Dans les langues slaves, nous observons le même lien. Le mot russe « *ведьма* » (« sorcière ») a la même racine que « *осведомлённый, сведущий* » (« bien renseigné »). En bulgare, « *вещица* » (« sorcière ») viennent du mot « *вещ* » (« savant, renseigné »).

⁵⁹ Gardiner Alan, « Magic » in Hasting's *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, VIII. London, 1915, p. 263

LES LOIS DE LA MAGIE

On en fait tout un plat, et il faut bien dire que la sorcellerie nous permet d'effectuer des choses impossibles au commun des mortels, mais elle s'accompagne de tant de restrictions que ça vaut rarement le coup. A moins d'être pressé, évidemment.

(David Eddings, *La Sorcière de Darshiva*)

« Pour l'essentiel, toute la magie consiste en l'art de trouver les analogies nécessaires et ensuite de les convertir en réalité », écrit Andréï Siniavski.⁶⁰

Dans un chapitre intitulé « Théorie générale de la magie sympathique »,⁶¹ Sir James Frazer explique les principes de cet « art des analogies ». Selon lui, la magie est basée sur deux principes :

1/ **Loi de Similitude** : Tout semblable appelle son semblable, ou un effet est similaire à sa cause (le magicien peut produire tout effet désiré par sa simple imitation) = **Magie Homéopathique**

2/ **Loi de Contagion** : deux choses qui ont été en contact à un certain moment continuent d'agir l'une sur l'autre, alors même que ce contact a cessé (tout ce que le magicien peut faire à un objet matériel affectera également la personne avec laquelle cet objet a été un moment en contact) = **Magie Contagieuse**

Même si personne ne remet en question l'importance de ces lois, certains chercheurs les considèrent incomplètes. Ainsi, Mauss et Hubert déclarent :

« Les formules de M. Frazer (...) ne permettent ni hésitations ni exceptions : la sympathie est la caractéristique suffisante et nécessaire de la magie ; tous les rites magiques sont sympathiques et tous les rites sympathiques sont magiques. (...) Or, ce signe est insuffisant. Non seulement il y a des rites magiques qui ne sont pas des rites sympathiques, mais encore la sympathie n'est pas particulière à la magie, puisqu'il y a des actes sympathiques dans la religion. »⁶²

En effet, si vous agissez par sympathie, cela ne vous rend pas automatiquement magicien : les religieux en font autant.⁶³ Mais les choses

⁶⁰ Siniavski André, *op.cit.* p. 180

⁶¹ Frazer James, *op. cit.* p. 41

⁶² Mauss M., et Hubert H., *op. cit.* pp. 4 et 13

⁶³ « Il est avéré en outre que la théosophie (la Kabbale) et la magie ont en commun l'idée de *sympathie universelle*, de la correspondance et de la corrélation dynamique de tous les niveaux ontologiques », Vajda Georges, « Israël et le judaïsme », in *Le monde du sorcier*, *op. cit.* p. 147

vont encore plus loin. Car les lois sympathiques, petit à petit, se fraient le chemin dans la pensée scientifique. La formule d'Einstein $E=mc^2$, dite « la plus célèbre équation du monde », quantifie l'énergie disponible dans la matière. Dans les années 60, le physicien John Stewart Bell stipule que, une fois connectées, les entités atomiques le restent toujours – un phénomène tout à fait magique selon l'ancien point de vue newtonien. En 1985, son collègue Nick Herbert démontre à travers ses expériences que si une particule est divisée en deux, et que l'on modifie l'état ou le spin de l'un des éléments jumeaux, alors l'autre se transforme automatiquement, même s'il se trouve très loin du premier.⁶⁴

Voilà qu'il devient plus difficile de taxer quelqu'un de malade mental ou de charlatan uniquement parce qu'il entend se servir des lois de contagion.

Même si la sympathie n'est pas la seule conception magique, elle est sans doute la plus importante pour le magicien.

Dans ses ouvrages, Dominique Camus développe et explique l'action du magicien sur le monde invisible et visible :

« Si les sorciers pensent qu'ils peuvent infléchir le cours des événements pour obtenir un résultat déterminé, c'est parce qu'ils considèrent que tous les composants de notre univers sont en rapport les uns avec les autres, du plus petit (microcosme) au plus grand (macrocosme). (...) Puisque la personnalité humaine est une et indivisible, le corollaire de cette théorie veut que, par contiguïté, la partie représente le tout. Pour envoûter quelqu'un il suffit donc, par exemple, d'intervenir simplement sur une mèche de ses cheveux. Comme les éléments peuvent être unis les uns les autres, ce concept postule alors que par sympathie toute chose est associée à sa représentation, au point que le double peut se substituer à l'original. C'est pourquoi les sorciers disent être capables d'intervenir sur des personnes par l'intermédiaire de leur photographie ou de poupées faites à leur effigie. Des méthodes (...) dont les préceptes théoriques sont universelles. Elles étaient utilisées par les Egyptiens, il y a déjà 5 000 ans. »⁶⁵

A présent que nous avons parcouru les lois magiques, il est plus aisé de comprendre pourquoi certains parlent d'une « connaissance » et la comparent à la science et à la technique. Il reste à préciser un dernier point, sans lequel il sera difficile de continuer : la distinction entre magie et sorcellerie, entre magicien et sorcier.

⁶⁴ Herbert Nick, *Quantum Reality : Beyond the New Physics*, New York : Anchor/Doubleday, 1985

⁶⁵ Camus Dominique, *La sorcellerie en France aujourd'hui*, Rennes : Ouest-France, 2001, p. 28

MAGICIENS ET SORCIERS, QUESTION DE VOCABULAIRE

Pour avoir découvert le monde à travers le langage,
je pris longtemps le langage pour le monde.

(Jean-Paul Sartre, *Les mots*)

Y a-t-il une différence entre la magie et la sorcellerie ? Certains répondraient par la positive.

« La sorcellerie n'est pas la magie. Elle n'est qu'une contre-façon grossière et vise d'habitude à un résultat obscur et mauvais. » (Louis Chochod)⁶⁶

« La magie se distingue de la sorcellerie par le fait qu'elle n'est pas un ensemble de recettes, mais une réalisation spirituelle. La sorcellerie ne serait que la transmission écrite ou orale plus ou moins juste des secrets de la magie. C'est en quelque sorte de la vulgarisation. (...) La magie est un concept général du monde, une connaissance totale et globale d'un système de pensée. La véritable magie est un engagement spirituel, un travail sur soi, le travail de toute une vie. Elle consiste à prendre contact avec l'Âme universelle et, par elle, à dominer et manipuler toutes les forces spirituelles. Ce pouvoir exige la maîtrise de l'homme sur lui-même, maîtrise de ses instincts qui lui permettra de développer ses pouvoirs magiques que tout un chacun possède à l'état latent. On peut être sorcier et illettré, on ne peut pas être magicien et illettré. » (Katherine Quenot)⁶⁷

Pour ces auteurs, la magie aurait un sens noble et la sorcellerie, un sens vil. Les dictionnaires de la langue française ont également tendance à différencier les deux termes : si la magie reste un mot générique qui peut être aussi bien positif ou négatif (« ensemble des opérations magiques mises en œuvre pour le bien ou pour le mal »⁶⁸), la sorcellerie, elle, a une connotation négative. Le *Grand Usuel Larousse* la définit comme « pratique magique en vue d'exercer une action, *généralement néfaste*, sur un être humain, sur des animaux ou des plantes ». ⁶⁹ Pour le *Petit Larousse*, le sorcier est une « personne à qui sa liaison supposée avec des forces occultes permet d'opérer des *maléfices* ». Le *Robert* définit la sorcellerie comme une « magie de caractère populaire ou rudimentaire, qui accorde une grande place aux

⁶⁶ Chochod Louis, *op. cit.* p. 10

⁶⁷ Quenot Katherine, *Le livre secret des sorcières*, Paris : Albin Michel, 1994, p. 33

⁶⁸ *Le Petit Larousse Illustré*, édition 2008

⁶⁹ *Grand Usuel Larousse*, dictionnaire encyclopédique, 1997

pratiques secrètes, illicites ou effrayantes (invocation des morts, appel aux esprits malfaisants) ». ⁷⁰

La sorcellerie serait donc la réalisation vile de la magie. Cependant, Robert-Léon Wagner, qui a consacré sa thèse à la distinction des deux termes, signale que cette distinction est plutôt récente. « Du magicien au sorcier, les grimoires, surtout les imprimés, passent sans ordre, sans méthode ; et ceux qui les lisaient confondaient comme eux les deux personnages », affirme-t-il, et plus loin, « Les dictionnaires de la première moitié du XX^e siècle ne marquent aucune distinction essentielle entre *magicien* et *sorcier* ». ⁷¹

Nous allons voir que presque toutes les civilisations différenciaient les deux types de magiciens : bénéfiques ou maléfiques. Toutefois, même si la distinction se fait dans les consciences, elle ne s'impose que partiellement dans le vocabulaire. Robert-Léon Wagner signale un changement de terminologie après l'influence de Paracelse :

« L'occultisme avait arraché les mots de *magie* et de *magicien* à l'atmosphère démoniaque qui les baignait jusqu'à Paracelse. Après cet autre effort il n'était plus possible que l'ancienne équivalence *sorcier* = *magicien* s'imposât à tout le monde. » ⁷²

Dans la littérature, les deux termes s'emploient dans le sens positif ou négatif ; chaque auteur décide de leur usage. Dans *Le Seigneur des Anneaux* de J.R.R. Tolkien, Gandalf est magicien (wizard) tout comme Saroumane, même si le premier œuvre pour les forces du bien, et le second, pour celles du mal. Dans *Harry Potter* de J.K. Rowling, Harry est sorcier (sorcerer) tout comme Lord Voldemort, même si le premier œuvre pour les forces du bien, et le second, pour ceux du mal. De même dans les contes populaires, un magicien peut être bénéfique ou maléfique, un sorcier aussi : tout dépend de la volonté du conteur et du traducteur.

Dans la présente étude, les deux termes seront employés sans jugement de valeur et distinction particulière entre les deux.

⁷⁰ *Le Nouveau Petit Robert de la langue française*, édition 2009

⁷¹ Wagner Robert-Léon, *op. cit.* p. 247

⁷² Idem, p. 223

L'IMAGE DU MAGICIEN DANS LES CONTES POPULAIRES MEDITERRANEENS ET SLAVES

« Toutes ces montagnes, tous ces fleuves et la terre elle-même, d'où viennent-ils ? »
demanda le moine.

« Et d'où vient ta question ? répondit le maître ».

(Koan Zen)

Ayant parcouru les concepts de conte et de magie, nous découvrons qu'il y a bien des choses en commun entre eux. Ils sont tous deux très anciens, apparus à l'aube de l'humanité pour une raison qui reste obscure. Nous ignorons leur origine, mais observons leur constance partout dans le monde : il n'y a pas une seule civilisation humaine qui n'ait pas ses contes et ses croyances magiques. Ils ont changé très peu pendant des millénaires ; leurs bases restent les mêmes, toujours et partout.

Ils sont difficiles à définir. Le règne du rationalisme, de la logique et de l'esprit scientifique des derniers siècles à l'Occident les a proclamés occupation indigne d'un adulte instruit. Toutefois, ces dernières décennies, les chercheurs se tournent davantage vers l'un et vers l'autre ; le conte et la magie, comme champs de recherches, se trouvent petit à petit « réhabilités ».

Mais les liens entre conte et magie sont plus profonds que ces simples ressemblances.

L'auteur russe Andréï Siniavski⁷³ a écrit un ouvrage curieux consacré justement aux contes et à la magie : *Ivan le Simple : paganisme, magie et religion du peuple russe*.⁷⁴ Voici quelques citations significatives :

« Le conte est plus ancien que l'épopée et ses racines ne sont pas héroïques mais magiques. »

« Le principal domaine sur lequel est fondé et axé le conte, c'est la magie. »

« Si la sorcellerie et la magie font toujours partie inhérente des sujets du conte, elles ont cessé d'être prises au sérieux et se sont transformées en jeu. »

« Le conte n'est pas un genre édifiant ou didactique et il ne reproduit pas la réalité mais la transforme. »⁷⁵

Ces réflexions m'ayant interpellé, j'ai voulu examiner de plus près le lien entre magie et conte. Or, quel personnage s'y prêterait mieux pour illustrer

⁷³ Andréï Siniavski ou Sinyavsky (1925-1997), dissident et survivant du goulag, a été, après son émigration en France en 1973, enseignant de littérature russe à la Sorbonne.

⁷⁴ Titre russe : *Иван-дурак : очерки русской народной веры* (1991)

⁷⁵ Siniavski Andréï, *op. cit.* pp. 45, 39, 79 et 56 respectivement.

une telle recherche que celui du magicien ? Chez ce personnage, une contradiction frappe encore : s'il est évident que « la magie est l'un des axes principaux du conte » et que le magicien est l'un de ses personnages-clés, il est vrai en même temps que ce personnage reste presque toujours, en quelque sorte, « dans l'ombre ». Il n'est que très rarement protagoniste ; peu importe s'il s'agit de Merlin, de Gandalf ou du vieillard magicien anonyme du conte populaire, le magicien aime se retirer tranquillement dans le silence de sa tour ou de sa grotte, et ne faire son apparition parmi les humains que dans un moment de crise, un moment crucial où le Roi Arthur, les Terres du Milieu ou le Pays X sont menacés, en danger, et ont un besoin urgent de secours et de bon conseil.

Et que dire du méchant sorcier ? Il est tout aussi retiré, insaisissable et mystérieux ; mais, de son côté, il apparaît dans la situation opposée : lorsque le Roi Arthur ou les habitants des Terres du Milieu ou du Pays X coulent une existence si tranquille qu'ils se sont cantonnés dans le banal quotidien et même un peu endormis... Arrive alors ce puissant sorcier maléfique qui les oblige à se réveiller, à reprendre leur armure, leur épée, leur courage et motivation de jadis et à se relancer en route.

Personnage à l'ombre, personnage de l'ombre, retiré et secondaire, et en même temps si essentiel qu'il nous est impossible d'imaginer le monde du merveilleux sans lui : le magicien, qui est-il, qu'est-il ? Pourquoi suivre ses traces dans les contes populaires ?

« Les contes de fées reflètent les structures psychiques les plus fondamentales de l'être humain, et ceci d'une manière plus pure que ne le font les mythes et les œuvres littéraires, car le mythe est en général bien davantage tributaire de la civilisation dont il est issu », considère Marie-Louise von Franz.⁷⁶

A cause de l'universalisme des contes populaires, donc.

« Un conte ne s'adresse pas à la conscience éveillée, sécularisée : il exerce son emprise sur les zones profondes de la psyché, il nourrit et stimule l'imagination », écrit Mircea Eliade.⁷⁷

A cause de leur côté ombre, leur mystère, leur influence sur d'autre chose que la conscience et la logique, aussi.

Maintenant, pourquoi les contes méditerranéens et slaves ? A vrai dire, mon idée du départ était d'étudier les magiciens de tous les contes du monde entier ; mais n'étant malheureusement pas versée en magie moi-

⁷⁶ Von Franz Marie-Louise, *L'ombre et le mal dans les contes de fées*, op.cit. p. 255

⁷⁷ Eliade Mircea, *Forgerons et alchimistes*, Paris : Flammarion, 1956, p. 112

même, la quasi-impossibilité de cette tâche a dû me dissuader. J'ai retenu les rivages de la Méditerranée car, depuis l'Antiquité, cette mer « intérieure »⁷⁸ et les terres qui l'entourent étaient conçues comme « le modèle miniature de la Terre ». Etudier les anciennes civilisations méditerranéennes a rendu supportable le regret de ne pas pouvoir englober dans cette étude la planète entière.

Le choix des civilisations méditerranéennes permet, de plus, de comparer les trois grandes religions monothéistes dans leur attitude envers la magie et le magicien. Et nous savons tous combien la religion influence l'imaginaire humain.

Le choix de la culture slave est plus personnel. Les Slaves représentent environ 1/3 de la population de l'Europe ; mais à cause du rideau de fer qui scindait le continent en deux jusqu'il n'y a pas si longtemps, leurs cultures et contributions se trouvent encore un peu à l'écart. Dans le domaine de la magie, l'attitude des Slaves en général et de la religion orthodoxe en particulier reste mal étudiée. La présente recherche, je l'espère, pourrait contribuer à combler certains aspects de cette lacune.

Les manifestations de la magie dans les contes sont nombreuses et très diversifiées. Ici, nous nous intéresserons uniquement à l'être humain faisant de la magie. Fées, ogres, esprits et autres créatures qui n'appartiennent pas au genre humain n'entreront pas dans le cadre de la recherche.

Dans plusieurs études sur les contes, les chercheurs qui s'appuient sur le catalogue international d'Aarne-Thompson, numérotent les contes au lieu de citer leurs titres. Pour ma part, je préfère considérer chaque conte comme une parcelle de création à part. Les conteurs qui les racontaient, quelque part dans les montagnes de Caucase ou le désert de Kabylie, le faisaient pour ce que chaque conte signifiait pour eux individuellement, et non en fonction d'un numéro impersonnel de catalogue. « Nous nous attachons à traiter le conte merveilleux comme une forme littéraire *légitime*, tout aussi noble que le sonnet, la tragédie ou le roman », comme disait Jacques Barchilon.⁷⁹ Il ne viendrait à l'esprit de personne de numérotter les sujets des sonnets ou des romans, même si ce serait tout à fait faisable et faciliterait grandement les critiques littéraires. Sans nier la contribution indiscutable d'Antti Aarne, Stith Thompson et les auteurs de catalogues qui ont suivi leur travail dans tous les pays, nous laissons les numéros aux

⁷⁸ L'expression latine « *mare mediterraneum* », « la mer entre les terres », d'où provient en français et dans bien d'autres langues le nom actuel de la Méditerranée, est attribuée au géographe Solin (C. Julius Solinus) qui vécut au III^e siècle.

⁷⁹ Barchilon Jacques, *op. cit.* p. XVII

structuralistes et aux morphologistes et nous concentrons avant tout sur la signification et le symbolique des textes.

Bien qu'ayant choisi le support des contes populaires pour étudier l'image du magicien, la présente recherche vise à dépasser ce cadre pour poursuivre un objectif plus large : **retracer ses origines, faire le compte-rendu de son évolution, découvrir sa signification dans l'imaginaire humain.**

La première partie du présent ouvrage propose un cadrage culturel, historique et anthropologique de la magie et du magicien, et de ce qu'ils représentent pour les sociétés traditionnelles. Nous étudierons l'éventuelle continuité entre le paganisme et le monothéisme, ainsi que la vision qu'ont les trois grandes religions monothéistes sur la magie et le magicien. Nous verrons le point de vue de l'Eglise orthodoxe et la façon dont les pays slaves ont vécu la chasse aux sorcières (questions peu ou mal étudiées en France).

Dans un second temps, nous nous pencherons sur le portrait, la fonction et les interactions du magicien dans le conte.

La troisième partie étudiera le magicien sous l'angle psychologique et psychanalytique. Nous avons déjà constaté le lien majeur entre les contes et la conscience/l'inconscient. La raison pour laquelle le magicien est universel et qu'il accompagne cette vieille humanité depuis sa naissance, c'est qu'il représente un symbole, un archétype. Par conséquent, il est proche à chacun d'entre nous. Nous tâcherons enfin d'expliquer la raison d'être du magicien en tant que personnage, ses faces cachées, son sens profond.

La présente étude se trouve donc au croisement de plusieurs disciplines et champs d'étude. Aussi, avant de clôturer cette introduction, citons un passage de l'ouvrage de Claude Lecouteux *Au-delà du merveilleux* :

« On l'aura compris : étudier l'univers des croyances (...) est une oeuvre de longue haleine et semée d'embûches. Ce type de recherche est obligatoirement pluridisciplinaire s'il veut proposer autre chose que des hypothèses en l'air et des extrapolations ; il doit s'effectuer sur la longue durée et sur une large aire géographique, et non sur un seul siècle et un unique pays, s'il veut tenter d'appréhender les structures mentales (...) La pluridisciplinarité est une position inconfortable, Georges Dumézil en fit naguère l'expérience, voyant ceux qui s'élevaient en "spécialistes" des domaines qu'ils abordaient lui reprocher ceci ou cela. A l'heure où tout doit être étiqueté, celui qui pratique des recherches pluridisciplinaires fait figure d'intrus car il est inclassable et tenu, comme nous l'avons si souvent entendu dire, pour un collectionneur de curiosités. Par bonheur, tous ne pensent pas ainsi et, de toute façon, ce type de recherches possède

l'avantage de déboucher sur des résultats corroborant des analyses publiées sous d'autres cieux et largement inconnues en France car elles n'ont pas été traduites. »⁸⁰

Même si je prends ainsi connaissance des risques encourus, j'oriente néanmoins la présente recherche vers le pluridisciplinaire. Notre sujet sera traité dans un contexte culturel, historique, littéraire et psychologique, au croisement des champs d'application de l'ethnographie et de l'anthropologie, de l'étude des croyances et des religions, de la sociologie, de la psychanalyse. Dans l'impossibilité d'être spécialiste dans tous ces domaines (à moins d'être magicienne), je m'efforce cependant à donner le meilleur de moi-même.

Harold Neeman écrit :

'The sense of strangeness conveyed by the supernatural fairy tale elements somehow reinforces the impression that a distant past, a past erased from collective human memory, holds the key to the tales' meaning.'⁸¹

Etant humains, nous sommes tous concernés par l'image du magicien : sinon consciemment, du moins inconsciemment.

Ayant subi la marque et l'influence de la littérature, d'archétypes, la magie et le magicien deviennent des symboles. Autrement dit, analyser les contes revient à analyser l'âme humaine dans ce qu'elle a de plus profond ; expliquer la vision de la magie qui s'y trouve égale à parler de la façon dont l'être humain conçoit les mystères de la vie et de l'univers. Il est des questions éternelles sans réponse ; cependant, les poser nous permet déjà de soulever le voile du mystère.

⁸⁰ Lecouteux Claude, *Au-delà du merveilleux : des croyances au Moyen Âge*, Presses de l'Université de Paris – Sorbonne, 1995, p. 9

⁸¹ Neeman Harold, *op. cit.* p. 82

PREMIERE PARTIE :

MAGIE ET MAGICIEN

DANS LES CROYANCES

MEDITERRANEENNES ET SLAVES



Comme la religion, la magie repose sur la croyance. Plus d'un a tenté de définir le rôle et l'importance de la croyance dans la vie de l'être humain. Des philosophes comme Kant, Hume ou Wittgenstein reconnaissent son caractère essentiel, en même temps que la difficulté de lui donner une signification exacte. Plus récemment, Serge Moscovici déclare :

« Pourquoi ne pas avouer qu'entre les notions de croyance, de désir et d'énergie il y a une parenté, une équivalence qui les rend essentielles à la compréhension de l'action et de l'existence communes ? »⁸²

Le magicien a justement le mérite de réunir ces trois notions : croyance, désir et énergie. Pour brosser son portrait, observons-le d'abord « dans la réalité », autrement dit, tel qu'il apparaît à travers les croyances. Poser un cadre est utile pour tout sujet ; mais cela devient nécessaire avec un sujet comme le nôtre qui, officiellement, n'existe pas.

Notre première partie sera divisée en quatre chapitres.

Le premier portera sur les conceptions païennes de la Grèce antique, de Rome et des tribus slaves et arabes : autant d'influences qui ont forgé la conception du magicien dans l'imaginaire méditerranéen et slave.

Le second chapitre sera consacré au judaïsme, à la façon dont la magie et le magicien sont vus dans les textes fondateurs de cette religion, dans la Kabbale et dans les croyances populaires juives.

Le troisième concernera le christianisme, lequel, sous sa forme catholique ou orthodoxe, est la religion officielle pour plus que la moitié des pays englobés par notre étude.

Le dernier chapitre de cette partie portera sur l'islam, lequel, s'il a apparu chronologiquement le dernier, concerne lui aussi une importante partie des pays qui nous intéressent.

Notre objectif sera de vérifier la continuité entre les vision païenne et religieuse de la magie, de relever les différences entre les conceptions magiques des trois grandes religions monothéistes, et enfin, de voir d'où viennent ces différences, et dans quelle mesure elles influencent l'image du magicien.

⁸² Moscovici Serge, dans une lettre manuscrite originale destinée à devenir la préface de l'édition bulgare de son œuvre *La machine à faire des dieux*, trad. de la préface Viara Timtcheva, éditions Damyak Yakov (Sofia)

CHAPITRE 1 :

CONCEPTION PAÏENNE DE LA MAGIE

La notion de « paganisme » sera employée pour désigner l'ensemble des religions polythéistes de l'Antiquité. Les croyances et les contes étant atemporels, la présente étude commence « à l'aube de la magie » : cette période située « dans la nuit des temps » où le magicien était avant tout chaman et guérisseur et où magie, médecine et religion ne faisaient qu'un.

A L'AUBE DE LA MAGIE

Les chamans se transformaient en animaux
pour plaider la cause des hommes auprès des éléments.

(Bernard Werber, *Le Livre du Voyage*)

« Un homme marchant à gauche, le corps entièrement nu, légèrement incliné vers l'avant et les jambes ployées. (...) La tête, vue de face, est ornée d'une grande barbe, de grandes oreilles velues et surmontées d'une ramure de cerf. Au bas du dos est fixée une queue de cheval terminée par une houpette de poils. Il s'agit (...) d'un sorcier revêtu d'un accoutrement magique ». ⁸³ « Le visage de ce sorcier est réellement envoûtant avec ses deux grands yeux ronds qui fixent étrangement le visiteur, yeux de rapace nocturne qui ressuscite les terreurs ancestrales ». ⁸⁴

Ainsi est décrit le Sorcier cornu qui orne la grotte des Trois-Frères (Pyrénées), l'une des plus emblématiques de l'art préhistorique pariétal. Le comte Henri Bégouën, l'ayant découverte avec ses trois fils, soutient que les représentations graphiques de plus de 10 000 ans que nous ont laissées nos ancêtres, ont une base magique. ⁸⁵ Selon lui, cette dernière se présente sous deux formes : magie de la chasse ou de la destruction, ayant pour objectif

⁸³ Description de M. Claude Azémard, photographe et concepteur du site <http://www.balades-pyrenees.com/>

⁸⁴ Camps Gabriel, *Introduction à la préhistoire*, Librairie Acad. Perrin, 1982, p. 394

⁸⁵ Cf. Henri Bégouën, « Les bases magiques de l'art préhistorique », article au titre significatif, *Revue internationale de synthèse scientifique Scientia* (Bologna), 1939.